

# Contes pour dormir debout

L'écrivain

## Bill

Elle n'avait rien de bien particulier cette place d'un petit bourg campagnard qu'il avait vue mille et mille fois, avec son hôtel de ville du XVI<sup>e</sup> siècle, son perron, ses pavés, ses maisons anciennes, sa terrasse de café. Seul fait remarquable : le soleil d'un printemps presque estival et si hâtif qu'il avait étonné, ravi et disposé à la détente les rares ploucs qui avaient le loisir d'errer un lundi. Car, non content d'être dans le bled, on était un lundi,

jour traditionnel de hâte maussade où, normalement, rien d'insolite n'aurait jamais du arriver !

Or, La vie ne prévient pas, elle vous tombe dessus à l'improviste. Il sortait bêtement du restaurant où sa flemme de cuisiner au soir d'une journée languide l'avait attiré. L'abondance de fleurs précoces sur les arbres, la douceur de l'air du jour fléchissant lui attendrissait la méninge. Et voilà, chose impensable, qu'un air de violon glissait jusqu'à lui, le faisait, interloqué, se retourner. Il y avait là, en effet, parfaitement incongru, à la terrasse d'un café, un violoniste. Pas un quémandeur. Un client. Il se tenait debout au côté d'une table ceinte d'une goguette d'artistes dérivant devant quelques mousseuses trappistes et débitait, avec finesse et même talent, ce qui semblait du Verdi. Or, voilà que face à lui, un barbu se levait, que sa voix puissante de baryton, portée par le son des cordes, volait sur la brise; la même brise qui venait caresser le

visage et c'était comme si la musique était une écharpe de soie flottant au vent. Tout de suite, ce fut charme, ce fut magie.

Il s'était arrêté, subjugué. Soudain emmené sans préavis dans cet autre monde où la sensibilité est reine, où l'émotion vous enveloppe et vous transporte, où elle vous fait entrevoir l'extase, où il en faut plus et plus encore jusqu'à ce que le cœur se convulse. Ce monde des notes qui attirait et effrayait tant Rilke était poésie pure. Pour quelques instants, la vie, celle-là même qu'il s'efforçait depuis des années de regarder lucidement, se travestissait de folie, de fantaisie, de beauté, de passion, de cerisiers en fleurs, d'amour en gerbe, d'élan du cœur aux exigences totalitaires.

Il retrouvait un temps, une époque, un éblouissement mais aussi une tragédie qui avait tissé sa propre histoire. Il allait s'y laisser glisser quand une sorte de signal d'alarme s'alluma dans sa tête. Il se remit en marche.

De force. A grand peine. La nostalgie le suivait comme son chien...mais l'envie d'un verre de vin blanc, elle, l'avait quitté aussi sec.

Assis dans sa voiture, les deux mains sur le volant, il s'efforçait de ne pas laisser ses yeux dériver vers le lieu du miracle. Il était fier de lui. Il s'était protégé de cette avidité qui, en exigeant toujours plus aurait consumé le diamant de l'instant. Il s'était prémuni de cette course sans fin ni accomplissement qui l'aurait laissé insatisfait permanent, hanté, cherchant à décupler l'émotion née de la merveille sans que jamais s'installe calmement le plaisir. Comme ces grands crus qu'il avait fréquenté et dont l'éblouissement du premier verre se muait invariablement en cauchemar de fond de bouteille ; comme cette bougeotte qui le prenait au bout de deux minutes devant le plus divin paysage, comme cette compulsion qui le propulsait d'une femme à l'autre, anxieux qu'une nouvelle compagne lui apporte enfin l'impossible plénitude qui reculait sans cesse. Il avait

contourné son tonneau des danaïdes émotionnel. Il avait pu isoler le plaisir. Devenir fils de l'éphémère, cavalier du vent, prince du fugitif et garder intacte la vibration de bonheur et l'éblouissement qu'il eût gâché à les vouloir faire durer. Faute de s'étirer dans le temps, elle résonnait en lui avec force. Le bonheur, décidément, ne pouvait être qu'étincelle.

C'était nouveau pour lui cette sobriété de l'âme qui ne tuait pas l'intensité du plaisir. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit auparavant que le désir répété pouvait anihiler le désir, qu'il n'y avait rien, jamais, qui ne soit de passage, qu'il n'y avait ni passé ni avenir mais seulement l'instant, volatile, insaisissable lui-même puisqu'aussitôt remplacé.

Il se rappela à lui-même. Il importait de penser à autre chose, ou plutôt de ne pas « penser » ; simplement d'être présent à l'acte de conduire, sous peine d'escrabbouiller un piéton ou de rater un virage.

C'est très difficile, d'être totalement ici et maintenant, de ne pas vivre machinalement. Quand il regardait son passé (après tout, le regarder sans le revivre était encore un présent), il était souvent frappé par le peu que contenait sa mémoire consciente: quelques flashes plus ou moins précis qui, mis bout à bout, couvriraient au plus quelques mois. Le reste s'était envolé, n'avait jamais existé et constituait pourtant l'essentiel de sa « vie ». Des tonnes et des tonnes de petits tracas, de petites joies, de visages croisés, de paroles proférées, de gestes envolés sitôt vécus, d'émotions furtives... tout ça cendre et fumée, tout ça déjà partie de sa mort. Le passé tenait dans une boîte d'allumettes... savait-il seulement ce qu'il avait mangé la veille ? Et la veille de la veille ? Et la veille de la veille de la veille ? ...

Du temps où il noyait ses peurs dans l'alcool, ce lui était panique et nausée que ces journées dont la fuite insaisissable ne laissait pas de trace. L'angoisse de voir couler un

temps qui ne « servait » à rien, d'entendre tourner le compteur à rebours sans qu'il se passe quoi que ce soit d'assez significatif pour être mémorable. Journées à jamais « perdues ». Comme s'il y avait jamais eu à posséder quoi que ce soit !

Quel besoin aussi de laisser une trace ! Comme si elle consolait un peu de la mort ! Même les pyramides et leurs momies allaient disparaître. Le soleil lui-même...l'univers ? Question de temps ! Il ne pouvait que surfer sur cette conscience qui naît et meurt en même temps, Il n'était qu'un déplacement.

Un coup de claque-son rageur le ramena les pieds sur les pédales. Il était temps ! Gamberger sur l'absurdité de la gamberge l'avait fait longuement s'absenter. La voiture avait pris toute seule le chemin du retour, virant où il le fallait, comme un vieux cheval, par habitude. Se souviendrait-il demain être passé devant la maison de Lulu ? Se souviendrait-il de s'être longuement interrogé

sur le souvenir ? Peut-être ... et après demain ?

Il se perdait déjà à nouveau dans les méandres du mental. Comme s'il avait deux vies : celle de sa tête et celle de son corps. Il repensait à sa mémoire. Elle avait pourtant tout stocké dans des tiroirs bien cachés. Il s'en apercevait quand un détail ou l'autre jouait sa petite madeleine de Proust, ramenait à la conscience avec l'intensité du vécu des petits évènements incroyablement lointains et anodins.

Justement, un enfant sur un seuil, au bord de la route, faisait des bulles de savon. En un éclair, il fut dans le petit jardin de ses parents, en train de faire pareil. Tout était là. Surtout l'émerveillement naïf devant la danse transparente, miroitante et irisée des bulles ... Une joie intense...

Instantané retour à l'instant. En une fraction de seconde, l'énorme calandre chromée s'imposa dans la totalité de son champ

visuel. Les lettres « DAF », les rectangles des phares.

Présent immédiat. Il eut le temps de penser sans l'ombre d'une peur : « C'est ' maintenant ' ! »